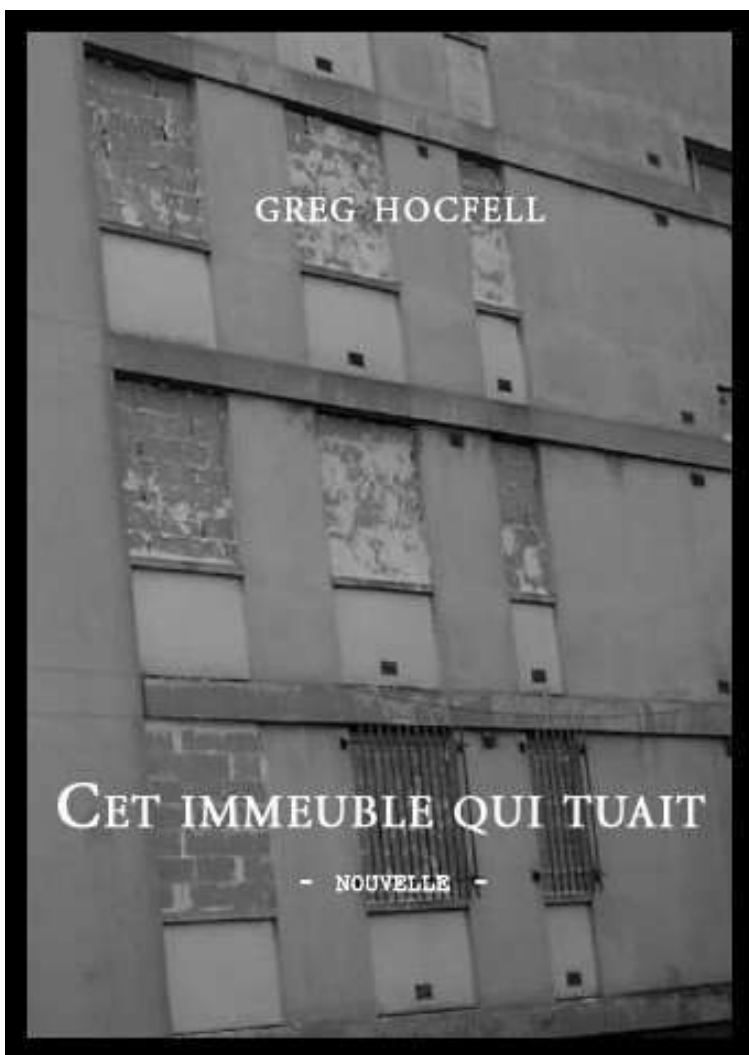


Edition999 présente ce livre numérique gratuitement



am geignait, le panache de sa queue basse était devenu le ramasse-poussière du par-quet. Le Berger Allemand décrivait des huit devant la porte de l'entrée.

Michel feignit de ne pas l'entendre et prit la télécommande de la télévision pour augmenter le son. Il était fier de ce nouvel écran LCD, moins fier cependant du match qu'il avait vu dessus, son équipe de foot favo-rite s'était forcée à jouer 90 minutes et se forcerait désor-mais à jouer en Ligue 2 dès la prochaine saison.

Se moquant bien de la défaite, Sam commençait à gratter la porte de ses puissantes pattes de devant, larges comme celles de son lointain ancêtre mangeur de petit chaperon rouge. Il jouait la saynète habituelle du soir, et Michel jouait celle de la bernique sur son BZ, dont la housse beige était couverte des poils raides du gros chien.

« Ça va, ça va », ronchonna Michel en venant glisser ses orteils entre les liens de ses sandalettes.

Sam trépigait de plus bel. Un genou à terre, Michel avait du mal à garder l'équilibre avec son chien qui le

heurtaient sans cesse.

La laisse était enroulée sur la méchante patère qui branlait au-dessus de la porte d'entrée. Michel se jurait d'investir dans un portemanteau digne de ce nom avant la fin du mois. Ceci dit, quand on ne touchait que des droits sous forme d'allocations dégressives au même titre que d'autres chômeurs qui avaient travaillé plus de 910 heures durant les douze derniers mois, il n'était plus question d'être économe ou avare mais de survivre dans une société de plus en plus portée sur l'individualisme, à savoir : l'orgueil, qui stimulait la peur, de soi, de l'autre, de l'étranger, de l'inconnu, de son trou du cul et des papiers hygiéniques parfumés qui donnaient le cancer du colon.

Et puis sortir Sam, c'était l'occasion de détailler pour la millionième fois la rue qui se drapait du crépuscule, les réverbères qui se mettaient à grésiller, leur faible halo attirant les premiers insectes nocturnes, bref cette faune qui conspirait tout le jour avant de déferler dans les parcs, les jardins, pour virevolter autour des promeneurs tardifs qui, comme un certain Michel Audevain, avait le cabot à faire pisser.

Une fois devant le palier de son immeuble, Mi-

chel laissait Sam décider quant à la direction à suivre et le chien tirait, d'un côté ou de l'autre.

La soirée avait été fraîche en ce mois d'avril, les météorologues prédisaient un été caniculaire qui devien-drait la nouvelle norme, au fil des ans, les saisons s'uni-formisaient dans ce supposé réchauffement climatique. Pour preuve, Sam dormait de plus en plus souvent sur le linoléum, devant la porte du frigo, pendant que son maître se relevait de plus en plus souvent pour boire au goulot une eau fraîche pleine de magnésium en provenance des volcans d'Auvergne ; pisse nicaraguayenne as-surée, au petit matin, pour le monsieur, cassé en deux au-dessus de la cuvette des chiottes, les yeux embués, dans la lumière fade distillée par l'ampoule dénudée.

« Suffit », grogna Michel. Sam haletait comme n'importe quel chien lorsqu'il tirait trop. *Un clebs qui tire est un clebs mal dressé*, avait répété à l'envi un collègue de Michel, dans sa boîte qui fabriquait des éviers en aluminium. *N'oublie pas que tu n'y travailles plus depuis quatre mois maintenant, et qu'il serait temps de te remettre à chercher un boulot*, tempêta une petite voix intérieure (une petite voix qui débordait parfois sur ses lèvres et le faisait parler tout

seul durant de longues minutes), *n'oublie pas non plus que tu bouffes comme un porc et que les bourrelets arrivent en même temps que tes allocations !*

Michel sourit, du coin des lèvres. Il accrut la cadence de ses pas et lorgna la pleine lune qui ajourait d'un rond parfait le ciel qui s'assombrissait peu à peu.

Sam avait choisi d'entraîner son maître vers le terrain vague bordé d'une palissade en tôle ondulée, où pas une voiture n'osait s'y garer, ne serait-ce que pour une nuit. Pas mal de promoteurs s'étaient bagarrés pour pouvoir y édifier des barres d'immeubles ou des locaux commerciaux, vu que le quartier se dotait de nombreuses plus-values, cependant la mairie avait posé son veto et remporté le concours de dents longues.

Sam s'arrêta pour déféquer, son boudin mou tomba à deux doigts du boudin de la veille, ça sentait le charnier, nom de diou... et l'été ! les fenêtres des immeubles, de l'autre côté de l'avenue, étaient grandes ouvertes, les apéros jouaient les prolongations, des rires succincts fusaient parfois des étages, encore trois ou quatre bonnes heures et une nana finirait bien par gémir sans la moindre retenue, ses cris décochés comme autant

de flèches ardentes vers les tourbillons d'étoiles.

Après le terrain vague, le silence revenait, il se fai-sait si dense qu'il paraissait bourrer de coton les oreilles du promeneur qui, dans ce calme à peine troublé par la rumeur lointaine de la ville, percevait très distinctement le cliquettement des griffes de son chien sur le bitume encore tiède. Et cette musique.

Cette musique... qui provenait des fenêtres partiellement emmurées de cet immeuble laissé à l'abandon depuis... *pfiouf!* bien avant que Michel eût choisi d'em-ménager au 67 de la rue Clairvent !

Cette musique.

Chansons de l'entre-deux guerres, diffusées par un tourne-disque aussi âgé qu'elles, elles se faisaient entendre dès que Michel arrivait au tournant de la rue, chaque fois que Sam avait décidé de pousser l'aventure jusqu'à ce bâtiment de deux étages, placardé de panneaux annonçant sa destruction prochaine. Michel retenait nerveusement Sam quand ce dernier voulait aller re-nifler les trois marches ébréchées qui permettaient au curieux de se retrouver sur le palier de la ruine et d'être faceaux ténèbres, ténèbres posées sur un rez-de-chaussée

vaste comme un garage souterrain. La plupart des murs avaient été abattue, il subsistait peut-être un couloir, un escalier, parmi les éboulements de parpaings, de ciment ayant constitué les étages par le passé... En vérité, Michel se fichait éperdument que l'immeuble eût été le tombeau du Christ ; rien au monde, personne, ne l'aurait convaincu de s'aventurer dans ce truc.

Oui mais cette musique. Elle venait *de là-dedans*.

Impossible, se dit Michel en ne voyant pas que Sam l'entraînait toujours plus en avant. Michel distinguait très bien l'encadrement de la porte. Et l'obscurité, comme convenu.

La musique s'en donnait à cœur joie, une sorte de jazz vieillot suintait des murs.

Sam tirait sur sa laisse, il s'animait comme lorsque le postier montait pesamment les marches et qu'il allait venir toquer chez Michel pour déposer le courrier et se jeter un petit canon. Sam halait et geignait, aussi Michel dut tenir la longe tressée à deux mains, cambré en arrière.

La nuit densifiait sa menace : celle de tout

éteindre. Chacun, confortablement installé chez soi, alluma une lampe, réglait l'éclat d'un halogène et s'appropriait à regarder le deuxième épisode d'une série californienne. Il était grand temps de rentrer.

Des cuivres firent cingler leur mélodie par le biais du vieux tourne-disque, Michel dut se rendre à l'évidence : quelqu'un avait élu domicile dans le bâtiment ; un bonnet de laine sur la tête, un litre de rouge au poignet et le bout des orteils gangrenés, ce quelqu'un faisait tourner l'instrument rescapé d'une brocante en se nourrissant de cafards comme Michel de pop-corn devant un match de foot. Le chien devait le sentir, les miasmes d'urine et d'alcool affolaient son odorat et généraient cette agressivité qui faisait que Michel avait de plus en plus de mal à le retenir.

« Sam ! » gronda-t-il en cherchant du lest. Il prit le bout de la laisse et chercha à fouetter l'arrière-train de son animal de compagnie.

Fut-ce l'emplacement de sa main, trop proche du collier, ou un vice dans le mousqueton, toujours était-il que Sam bondit soudain, *libre*, avec l'agilité du loup dont il était le lointain héritier.

Le chien courut et en trois sauts se retrouva sur le perron avant de s'engouffrer dans le bâtiment.

Plus qu'à aller le chercher, maintenant !

« Putain ! » postillonna Michel, le feu à ses joues moites.

Il entendit son chien galoper sur ce qui pouvait être des planches, aboyer furieusement dans sa cavalcade, indifférent aux appels éraillés de son maître, figé sur le trottoir, à deux mètres de l'entrée de l'immeuble.

« Saaam ! »

La musique métallique devint plus forte, le type que ne pouvait s'empêcher d'imaginer Michel avait tourné le gros bouton crénelé du volume, l'écume aux lèvres, ayant lâché son litre pour tirer un coutelas.

Sam aboya encore une fois, grogna puis se mit à geindre. La musique se tut, le Berger Allemand aussi, le silence revint. Un aboiement se fit entendre, très lointain, qui n'était pas celui de Sam, il provenait du quartier de Michel, un Michel qui demeurait stoïque, sur le trottoir balayé par le vent, un gobelet plastique roula devant le perron maudit, jusqu'au bord de la chaussée pour tomber dans le caniveau asséché.

Après bien des minutes, Michel enroula la laissée d'un geste mécanique autour de son poignet et, la gorge douloureuse à force de déglutir sans relâche, il marcha vers l'entrée de l'immeuble abandonné.

Il appela son chien. Quand il parvint devant le hall gorgé de ténèbres, sa voix résonna. Seules les premières marches d'un vieil escalier en bois luisaient à la lueur du crépuscule.

« Sam, bon sang ! » fulmina Michel, « Reviens ici tout de suite, tu m'entends ! »

Un crépitement se fit percevoir, celui d'une pomme de pin jetée dans un feu, une musique déformée par un tourne-disque tournant au ralenti envahit le rez-de-chaussée dans lequel Michel refusait de s'aventurer.

Quelque chose *retenait* Sam, il ne pouvait en être autrement car Sam n'aurait jamais refusé de revenir, oh ça non alors, Michel en était aussi certain que la fois où ils s'étaient juré de ne jamais recommencer à fumer, il avait bien allumé une clope dans les chiottes pour la noyer dans la cuvette aussitôt, histoire de provoquer le Malin ; quand il était sûr d'une chose, il ne se trompait pas, et il aurait été bien incapable d'expliquer pourquoi il ne se

trompait pas.

Eh bien, histoire de "tromper le Malin", rentre donc pour vérifier si Sam est bel et bien retenu... par le type au contelas.

Le tourne-disque, perdu quelque part dans le bâtiment, passait les vieux standards des années trente sans qu'aucun chanteur n'y prêtât sa voix.

Un pied sur la première marche du perron (de ce mauvais béton fabriqué avec du sable bon marché), Michel fouilla dans la poche arrière de son survêtement gris clair. *Non, pas de briquet, on te répète que t'as arrêté de fumer !*

Ses sandalettes lui faisaient un mal fou, les lanières irritaient ses orteils, mais la douleur s'estompait parce que Michel n'était pas fier devant cette ruine, avec sa laisse qui pendait mollement à ses pieds.

Une sirène de pompier vrilla la rumeur qui planait sur Nantes.

Revenir à l'appartement et y prendre la petite lampe bleue ?, dans le tiroir de droite de la commode ?

Sam avait le temps d'agoniser dans une mare de sang bon dieu, hors de question.

Michel se sentait plus lourd que jamais avec sa bedaine qui commuait son corps en une grosse bouée.

Appeler les flics ? Les flics n'en avaient rien à se-couler d'un supporter du F.C.N. qui avait paumé son chien...

On y voyait que dalle là-dedans. Michel ne fit que se pencher à l'intérieur. Un escalier couvert de poussière de plâtre pouvait emmener le visiteur curieux là-haut, Sam avait dû crapahuter comme un diable sur les marches, les étages supérieurs cachant ce quelque'un ou

... ce tourne-disque, qui tournait à plein régime, les morceaux devenaient lancinants sous le crâne de Michel ; heureusement que le fan des Canaris n'avait pas éclusé une seule goutte de Valstar pour noyer son chagrin devant la défaite de son équipe, il aurait été incapable de pénétrer dans ce truc sans se cogner à tous les murs, beuglant le nom de son cabot jusqu'à ce que *l'enfant de putain* qui avait tué Sam le massacra à son tour. *Tiens donc, tuer ?*

Boire lui aurait permis de ne plus être lucide car la lucidité donnait du relief à... cette frousse qu'éprouvait Michel, de toutes ses fibres.

Après avoir avalé un court trait d'air, il foula le sol parsemé de débris, d'éclats de boiserie, son gros orteil

heurta une canette de métal, elle fit un potin d'enfer en roulant et coupa net la musique.

Michel se figea aussitôt, le pied en suspens.

De plus en plus nerveux, les larmes bordèrent ses paupières, l'agacement le gagnait, mêlé à un début de colère :

« J'COMMENCE À EN AVOIR PAR-DESSUS LA TÊTE DE VOS CONNERIES » explosa-t-il. « ALORS ÉCOUTE-MOI BIEN ESPÈCE D'ENCULÉ : MONTRE-TOI ! ET REND-MOI SAM ! SUR-LE-CHAMP ! »

L'ancien fumeur était à bout de souffle, il aurait monté et descendu dix fois de suite les 87 marches de son immeuble, il n'aurait pas été moins trempé de sueur. Oui, sauf que cette sueur-ci était froide.

Les pommes de pin jetées dans le feu crépitait, l'image revint hanter l'esprit de Michel quand il entendit le tourne-disque se remettre à marcher. L'"espèce d'enculé" n'en faisait qu'à sa tête. Michel Audevain se sentit défaillir, la terreur et la colère jouaient des coudes pour la première place du podium.

Le supporter fit peser tout son poids sur une marche de l'escalier, qui craqua à peine, il gravit la volée

suiuante, encouragé par le fait de voir chaque minute un peu plus clair ; les prunelles dilatées, il monta en ne cessant de jurer, d'une voix grave et rocailleuse, qui avait toujours été sienne dans les mauvais jours, et Dieu savait combien ils avaient été nombreux.

Sur le palier du premier étage, il faisait plus sombre qu'au rez-de-chaussée, et Michel avait beau plisser ses paupières gonflées, il ne voyait guère ce qui ressemblait à un long couloir, traversé à mi-chemin par une poutre qui avait défoncé le plafond. La musique, crissante, était plus forte et provenait de l'une des trois pièces jalonnant le passage.

Quelqu'un respirait. En face. Embusqué dans les ténèbres. Quelqu'un qui haletait comme un enfant.

Sam.

« Sam ? »

Un grognement. Profond, sourd et long.

Sans aucun doute il s'agissait bien de Sam. Cependant le chien ne reconnaissait pas son maître.

« Sam ?... C'est moi », dit à mi-voix Michel en s'inclinant. « Viens mon pépère, viens... »

Un silence entrecoupa deux mélodies des années

trente, les crépitements ricochèrent dans le couloir et surpassèrent les halètements du chien.

« Sam ? » fit Michel sur un ton plus vif, autoritaire. « Au pied ! Ici ! Maintenant ! »

Sam, toujours invisible, gémit et, au bruit qu'il fit, parut se coucher sur le sol de ciment.

Un inconnu lui avait-il intimé de se taire, plus influent que Michel ?

Le supporter se mordit la lèvre inférieure jusqu'à grimacer de douleur et décida d'avancer, à tâtons, dans le couloir où l'encadrement des portes laissait filtrer une lueur aussi faible qu'un reflet de lune sur une tuile en ardoise.

Avec prudence, Michel contourna la poutre qui avait dû se détacher des combles et percer avec la précision d'un trait de baliste le plafond zébré de brèches. Une odeur de plâtre rogné par l'humidité piquait les sinus, Michel mettait un pied devant l'autre comme s'il marchait sur un champ de mines ; les bras tendus, il appréhendait de devoir palper l'aspérité des murs, la frousse lui sciait les jambes, il avait ainsi l'impression de perdre équilibre à chaque pas et de clopiner comme l'ar-

souille qu'il avait été par le passé. Et si ses doigts rencontraient autre chose que les parois de ciment râpeux, que le bois qui encadrait la première entrée, et si une main griffue attrapait soudain son poignet, que des dents courbes se plantaient dans son avant-bras pendant qu'un tentacule squameux s'enroulait autour de sa taille ?... *Je jure de ne jamais plus regarder un seul épisode sur le surnaturel le samedi soir, Seigneur, je le jure...*

Il était trop tard pour jurer, trop tard aussi probablement pour espérer retrouver Sam... qui n'était plus très loin... Les halètements s'intensifiaient et le corps de l'animal frottait contre un mur (*Seigneur, dites-moi que c'est le corps de mon Sam que j'entends, hein ? dites-le moi...*).

Michel piétinait plutôt qu'il n'avancéit.

Une petite pierre ou un éclat de ciment se fichait dans la plante de son pied droit, le stress immunisait Michel contre la douleur, son cœur continuait de jouer du tambour à ses tympans et l'envie magistrale de pisser qu'entraînait sa vessie n'avait plus la moindre importance.

Il n'y voyait rien, vraiment rien de rien. Quand il se retourna, il devina à peine le palier.

« Hey ! Mon pépère ! Viens ! » (Michel fit moult

bruit avec sa bouche) « Hey ! Mon pép... »

Le bout de sa sandalette buta contre un bloc de ciment.

Marches...

L'escalier qui menait au dernier étage commençait ici.

La musique, qui n'avait plus été qu'un murmure parasité de crépitements, se tut, ainsi que les halètements de ce qui ne pouvait être que Sam. Michel se retrouva seul au monde, sur une île déserte où la nuit était éternelle, avec pour unique bruit le sang qui bourdonnait dans ses oreilles, sa propre respiration sifflante semblable à celle d'un cardiaque qu'une crise menaçait, ... et un million d'autres créatures et maléfices tapis derrière le moindre rocher.

Le tourne-disque se remit en marche, il se trouvait ailleurs cette fois, plus loin.

Un aboiement retentit, dilué dans la même distance.

Michel était-il plongé dans les ténèbres ou était-il devenu aveugle ?

L'aboiement reprit. C'était Sam à n'en pas douter.

Et il appela son maître quatre fois avant de gémir de la même façon que les minutes précédentes. Le morceau qui passait, nasillard, sautait sur un accord, le saphir avait rencontré un défaut dans le microsillon.

Les bras écartés, le bout de ses doigts touchant les murs du couloir, Michel sursauta et entreprit de monter, dupé par son ouïe, dupé car Sam n'était pas là, au premier étage, mais au second. Et cette connerie de phonographe également. Ou alors... ça dépassait son entendement.

Une lueur laiteuse trempait les marches supérieures de l'escalier qui tournait à angle droit. Michel crut pouvoir puiser un peu plus de souffle, sentir ses poumons s'emplir d'air un peu moins rance. Cette fois Sam gémissait avec insistance, l'occasion pour Michel de le reconnaître de mieux en mieux, de ne le confondre avec aucun autre chien au monde.

L'homme bedonnant manqua de perdre l'une de ses sandalettes lorsque son talon accrocha une contre-marche. Le juron qu'il lâcha se perdit dans le sifflement de sa respiration.

Y'a une demi-heure tu t'empaffais devant la télé et mainte-

nant tu clopines dans ce trou à rat... Michel discernait mieux le palier du dernier étage, juste après cette insignifiante et dernière volée de marches.

Aucun bruit ne filtrait de l'extérieur, la rumeur citadine s'était arrêtée à l'entrée du bâtiment, personne ne savait qu'un adepte des Canaris errait dans l'obscurité totale.

La froideur de l'acier entra en contact avec le genou de Michel qui, tressaillant sous la surprise, faillit tomber en arrière.

Il palpa la ceinture en nylon de son bermuda et fit courir ses doigts vers l'objet de sa frayeur. Un bâton de fer... qui avait la légèreté de l'aluminium... Un carré de tissu très tendu... lié au bâton de fer par des tendeurs élastiques... Un peu rassuré, les yeux fatigués à force de chercher à voir, Michel comprit qu'il avait affaire à une sorte de siège, un transat de jardin ou un truc du genre. Il le prit et parvint à le soulever sans problème ; il aurait tenté de le jeter droit devant lui pour voir si l'objet aurait percuté autre chose qu'un mur, mais le fait de savoir Sam couché quelque part à proximité lui interdisait cette manœuvre. La musique grinçante suintait à nou-

veau du phonographe caché derrière une brique, Michelsecoua la tête et se hissa à l'aide de ses grosses cuisses sur le palier.

Des griffes cliquetèrent sur le sol. Le trot de Sam ! Michel était incollable en ce qui concernait son clebs, il en aurait misé sa dernière allocation.

« Sam ? »

Combien de fois avait-il prononcé son nom de-puis qu'il était entré dans ce merdier ?

Sam se baladait quelque part par là, peut-être pa-niqué à l'idée de ne pas pouvoir rejoindre son maître.

L'une des fenêtres de l'étage n'avait pas été condamnée par les parpaings, il y avait trois pièces comme au premier et le peu de clarté était identique à celle du rez-de-chaussée.

Michel déglutit pour ce qui serait la dernière fois. Ce qui ne l'empêcha pas d'appeler son chien, une bonnedizaine de fois, il fléchit les jambes et tapa des mains, persuadé que l'animal cherchait son chemin.

Cherchait son chemin ? Cette bourrique aurait été abandonnée au beau milieu d'un dédale, elle aurait re-trouvé la sortie avec la précision d'un GPS.

Il n'y avait personne dans ce vieil immeuble voué à finir broyé par les mâchoires en acier des pelleteuses de la commune, personne hormis un soulard et son chien.

Huggy la Fleur, le plus fidèle des clochards au quartier, dont la vie était intimement liée à celle de cette ancienne zone industrielle, avait toujours refusé de faire halte dans cette bâtisse car il jurait y avoir aperçu Marie, oh ! pas la maman du Christ, non, l'autre Marie, une putain décédée le surlendemain du 8 mai 1945, qui avait vécu dans le dernier appartement de cet immeuble, lorsqu'il avait été pour très peu de temps encore la dernière maison close de Nantes, réquisitionnée par les Allemands durant trois ans d'occupation, brûlée par les Résistants pendant que les G.I. libéraient Paris... Quand Huggy la Fleur (que les habitants du coin avaient surnommé ainsi parce que le clochard s'arrangeait toujours pour sentir bon, voire très bon) avait vu entrer cet homme à la suite de son chien, il avait compris que les deux pauvres bougres avaient eux aussi entendu le phonographe... celui de Marie, le fantôme, la femme que quelques patriotes survoltés avaient entrepris de raser,

avant de l'immoler, elle et cette maison de tous les péchés.

Non ! c'est un piège, n'y allez pas, non, avait eu envie de prévenir Huggy quand le type bedonnant avait déci-dé, après bien des hésitations, de pénétrer chez Marie. *Non !...* Mais Huggy ne voulait pas s'en mêler, Marie je-tait des malédictions à celles et ceux qui se mettaient entravers de son chemin, des mauvais sorts qui venaient sûrement de la Géhenne, et Huggy ne voulait pas mou-rir, bien qu'il ne comptât pour personne.

Aussi, ce fut en soupirant qu'il poussa son caddy dérobé au SuperDiscount du coin, le seul supermarché où le vigile fermait les yeux sur les petites exactions que Huggy commettait parfois dans les rayons et les étalages. La musique qu'il ne connaissait que trop bien, les morceaux favoris de Marie, passaient en boucle, cuivres et guitares filtraient, dissonants, de la seule fenêtre qui n'avait pas été murée de parpaings.

Le type, Huggy l'entendit, ahanant, il hélait régulièrement ce qui devait être son cabot, "Sam", si ses oreilles ne lui jouaient pas de tour.

Bientôt Marie refermerait son piège et la musique

pour Huggy était un avertissement sans appel. *Va-t-en...* La vieille chienne grognait sur son os, ramassée et prête à bondir.

Dieu ait leur âme, songea Huggy en disparaissant le plus vite possible au coin de la rue.

Un autre son en plus de la musique cinglante parvint aux oreilles de Michel.

Un bruit de roulettes. Un couinement qui s'éloignait rapidement. Dans la rue...

Michel posait un pied devant l'autre, dans le couloir de ce deuxième étage qui dégageait des relents aigres, le passage paraissait devoir être interminable, peut-être le diable en personne l'attendait-il au bout de ce corridor sans fin, un doigt sur le commutateur du phonographe, étendu sur un sofa de feu, entouré des plus jolies filles du schéol... ? L'anxiété de Michel ne faisait que croître : Sam ne se manifestait plus. Et la musique s'amenuisait elle aussi. Michel trébucha sur une aspérité du sol, il partit la tête la première contre le mur d'en face. Malgré les ténèbres, Michel vit plein d'éclairs.

L'oreille collée au ciment, le supporter des Cana-

ris dut se rendre à l'évidence... *La musique : elle était de-dans.*

Et Sam, que Michel avait dépassé puisque que les halètements venaient de reprendre *derrière lui*, devenait non plus un chien égaré mais *invisible*, moins réel que la chaise de jardin que Michel avait rejeté dans un coin.

Tempérant les battements de son cœur, du moins croyant les tempérer, Michel écouta de toutes ses forces... Sam se trouvait de l'autre côté de ce mur, il ne pouvait en être autrement... Quand il aboya tristement, son maître sursauta et sentit le mur vibrer une demi-seconde.

A tâtons, discernant à peine l'entrée la plus proche, Michel entra dans la pièce voisine, la fenêtre y était condamnée, on n'y voyait goutte, comme depuis le début de son incursion dans cette souricière...

Sam aboya encore et son maître crut même l'entendre gratter.

Les lèvres tordues, Michel fit des moulinets avec ses bras et tendit la jambe devant lui à plusieurs reprises... Rien que de l'air, les miasmes chargés d'aigre, la poussière qui s'accrochait dans les muqueuses

de ses narines et cette putain de salope de musique qui venait... de partout, de partout à la fois.

Il déglutit et fit volte-face. La pièce d'à côté était celle dont la fenêtre était à peine comblée. Michel s'y rendit, palpant à contrecœur les murs qui semblaient de plus en plus mous.

Les halètements de Sam se rapprochèrent et Michel faillit frémir de joie quand il s'en rendit compte, cependant lorsque son chien gratta follement à ce qui aurait pu être une porte, le bruit parut plus éloigné que jamais, Sam paraissait être au rez-de-chaussée à présent, et n'avoir jamais été au second, Michel eut les larmes aux yeux.

Dans la pièce la plus claire, un rai de lumière orangée passait entre deux parpaings et se fichait telle une solive intangible dans le plafond noirci de suie. Un feu avait dû se déclarer, il y avait fort longtemps. Michel n'en avait que foutre, Sam avait l'air d'être retourné en bas... et le phonographe s'être incarné subitement dans cette pièce où les flots de poussière étaient plus denses que jamais.

« Viens épiler la chatte de maman, viens épiler les poils

qui restent... »

Le souffle coupé, de l'acide s'écoulant dans ses intestins, Michel se retourna... quelqu'un se tenait dans le rai de lumière blafard. Une silhouette, très discernable malgré le peu d'éclairage qui provenait de l'extérieur. Une silhouette léonine... un corps de femme.

Quand une odeur de brûlé lui parvint, Michel re-troussa le nez.

« Qu... Qui... êtes-vous... ? »

« ... viens épiler les poils qui restent... »

La silhouette se rapprocha, elle fit un pas vers Michel... qui ne put s'empêcher de reculer tant l'odeur de brûlé, de *chair* brûlée devint pestilentielle...

« Fais de moi ta préférée... »

Le phonographe, plus près que jamais, changea de morceau.

Sam s'affolait et grattait comme un fou. Il aboya.

Grogna. Puis gémit piteusement.

« Viens épiler la chatte de maman... »

Quelque chose crépitait, qui n'était pas le son de la musique métallique. Mais celui que faisait un steak sur une poêle quand la cuisson était à son paroxysme.

« ... *les poils qui restent...* »

S'il s'agissait d'une femme, elle demeurerait une ombre... qui se rapprocha encore.

Sam grogna, très loin et partout à la fois.

Mon chien... dans ces murs, songea Michel, *c'est elle qui a fait ça...*

« *Fais de moi ta préférée...* »

La main, légère, qui se posa sur son épaule, sentait la viande oubliée sur le feu.

Michel aurait voulu hurler mais Sam le fit à sa place, il hurla comme jamais son maître ne l'avait entendu hurler.

Quand Huggy entendit le chien, il accéléra la cadence, le caddy couina de plus bel. Le clochard manqua de renverser le contenu du chariot sur la chaussée lorsqu'il s'empressa de rejoindre le trottoir suivant. Les lampadaires jetaient une lumière crue sur le quartier industriel que Huggy longeait, tout redevint calme et la ligne de chemin de fer qui sortait du Marché d'Intérêt National luisait sous la clarté de la pleine lune.

Ça y est, songea le clochard, *un de plus...*

Le cœur de Huggy battit colin-tampon, et ce n'était en rien dû à ses pas précipités.

Combien de pauvres cons aura-t-elle encore, se dit-il en-suite en dévissant sa flasque de Smirnoff. Il était temps de noyer la peur.

Saint-herblain, Le 28 mai 2007.
(Revue et corrigée le 5 mai 2011)

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

